



## GRAND TÉMOIN

Olivier Py

J'allais au musée de Cluny pour fuir Paris, autrefois, quelque chose de provincial régnait dans ce petit musée secret, ce qu'il était alors, petit et secret quoique grand et au cœur du quartier latin. Entre deux cours au lycée Fénelon c'était un petit havre de paix, miséricordieux et sombre où je retrouvais des amis, que le livre prodigieux d'Émile Mâle sur l'art médiéval m'avait appris à reconnaître. Je lisais la langue des porches et des vitraux comme on lit le bottin. Je ne confondais pas saint Luc et saint Jean, et je connaissais par cœur les accessoires qui permettent de reconnaître les saints. J'étais passionné par le XIII<sup>e</sup> siècle, la croisade des enfants, la rupture de la courbe devenue ogive, et je lisais *La légende dorée* autant que *Libération*.



© Christophe Raynaud de Lage – Festival d'Avignon

Avec quelques amis médiévistes mystiques nous lisions des pages de la *Voragine* tous les dimanches matins, parfois devant la Sorbonne ou la Comédie française, en mimant les supplices de Catherine ou les enfants du Saloir de Nicolas. Pendant un an, nous nous donnions rendez-vous, véritable comité d'action révolutionnaire, avec des couronnes en cartons et des toges de rideaux, des palmes, des ailes découpées, des masques de lion, pour déclamer la légende dorée avec des amis nouveaux ou fidèles, on ajoutait à la blague quelques saints factices qui renvoyaient à l'actualité. C'était l'année de la première guerre du golfe et un froid terrible faisait trembler Paris tétanisé par la peur des attentats. Saddam Hussein était devenu la figure satanique de nos mystères clandestins. Une foule toujours plus fervente nous rejoignait, librement et sans obligation d'achat, celui qui voulait déclamer la vie d'un saint, le saint du jour ou le saint de Jamais avait le droit de nous rejoindre, c'était notre hygiène de l'âme.

Mais à Cluny où nous avons lu une plaisante pochade sur saint Denis décollé nous avons choisi de le faire sous les têtes coupées des rois de Juda. Cela s'imposait pour saint Denis bien plus que Cécile devant l'assemblée nationale ou Barbe devant le théâtre de l'Odéon. Notre cérémonie s'est déroulée sans interruption sous l'œil amusé des deux touristes américains présents. J'ai gardé pour les têtes des rois une tendresse toute émue, s'ils sont un témoignage sur l'art médiéval autant que sur la révolution française, ils sont pour moi le souvenir d'une jeunesse où le théâtre ne demandait rien, n'exigeait rien, vivait sauvage dans les rues de Paris.

Et de même quand je regarde Notre-Dame de Paris, je pense depuis, que quelque chose est faux, faussé, sur la façade et c'est la figure de Viollet-le-Duc qui interrompt mon rêve médiéval. Il faut pour renouer avec la rêverie gothique, retourner à Cluny, écouter le chant de pierre des têtes coupées nous dire ce que cathédrale signifie, signifiait avant Victor Hugo.



Elles sont une œuvre en soi, puisque dans toute œuvre il y a une œuvre qui cache une œuvre, un récit qui dérouté l'anecdote, une forme qui appelle ce qui a disparu. Je pense à la violence faites aux statues, elle peut être plus acceptable que celle faites aux hommes, à Palmyre ou ailleurs, les pierres pleurent aussi. Mais les statues mutilées ne savent pas se taire, elles témoignent quand les fosses communes ont disparu recouvertes par l'herbe vulgaire. Lugubres, splendides, tragiques, les têtes coupées nous disent que l'histoire nous appelle encore, qu'elle nous réclame. Les statues mutilées réclament de nous quelque chose, qu'il est difficile de dire et qui s'apparente mystérieusement à la poésie la plus pure. J'aimerais qu'une troupe de jeunes gens s'amuse encore à dialoguer avec elles, et rende hommage à leur souffrance lapidaire. Mais cette jeunesse est loin, et le respect dans les musées est une ennuyeuse ferveur..

**Olivier Py**

Auteur, metteur en scène et acteur

Directeur du festival d'Avignon

Janvier 2016